Valerie Kivelson, Cartographies of Tsardom

André Berelowitch

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6056>

DOI : 10.4000/monderusse.6056

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 666-671

ISBN : 978-2-7132-2148-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

André Berelowitch, « Valerie Kivelson, Cartographies of Tsardom », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/4 | 2007, mis en ligne le 06 juillet 2009, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6056> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6056>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

Valerie Kivelson, Cartographies of Tsardom

André Berelowitch

RÉFÉRENCE

Valerie KIVELSON, **Cartographies of Tsardom. The Land and Its Meanings in Seventeenth-Century Russia**. Ithaca-Londres : Cornell University Press, 2006, 263 p., 31 planches

- 1 Au cours de ses recherches au RGADA¹ sur la province russe, Valerie Kivelson découvre avec émerveillement les croquis topographiques, presque toujours coloriés à la gouache, qui souvent accompagnent les documents fonciers, surtout en cas de litige² – une source qui, écrit-elle aujourd’hui, « réclame à grands cris son interprétation » (p. 1). C’est de cette expérience qu’est né le présent ouvrage, avec ses qualités et ses défauts.
- 2 Parmi les 975 plans et cartes conservés aux archives que dénombre le catalogue, utile et savant, de Vladimir Svjatoslavovič Kusov³, Valerie Kivelson a étudié, dans la première partie de son livre (p. 13-116), les 492 croquis représentant une micro-région. La seconde partie (p. 117-209) s’appuie sur les cartes de la Sibérie, examinant notamment en détail l’œuvre de Semen Remezov (1642-après 1720). À cause de l’intérêt qui s’attache, et depuis longtemps, à l’exploration, la conquête, puis l’exploitation de la Sibérie, c’est la première partie qui est la plus novatrice.
- 3 Datant presque uniquement de la seconde moitié du XVII^e siècle, et en grande majorité de son dernier quart, les plans locaux ne sont certes pas inconnus des chercheurs, mais ils n’ont été utilisés jusqu’à présent qu’en tant que sources d’information. Très rares sont les historiens qui les ont étudiés pour eux-mêmes, et c’est l’un des grands mérites de Valerie Kivelson de les avoir mis à la portée du lecteur. On peut la féliciter, ainsi que son éditeur, pour le choix et la qualité des reproductions présentées, tout en regrettant qu’ils n’aient pas jugé bon de fournir une table des illustrations.

- 4 Sur les 191 cartographes que Valerie Kivelson a pu identifier avec quelque certitude, 72 sont des gouverneurs ou des envoyés de Moscou, mais les 119 autres sont des gens du cru : petits nobles de province, militaires en retraite, citoyens (p. 40), ils appartiennent à ce qu'on pourrait appeler (dans un sens purement descriptif : « entre deux ») une classe moyenne embryonnaire. Situés bien au-dessous de l'élite dirigeante, ils sont très loin également de la paysannerie : indépendamment de leur situation de fortune, ne savent-ils pas lire et écrire, et de surcroît dessiner ?
- 5 Tous ignorent complètement la cartographie scientifique. Le relief, parfois suggéré, plus souvent dédaigné, ne les intéresse guère. Les distances ne sont que très approximativement respectées, alors qu'il s'agit souvent de conflits de bornage. Le paysage est représenté tantôt de façon schématique (un rond pourvu d'une légende indique, par exemple, la situation d'un domaine ou d'un village abandonné, ainsi dans la fig. 4.2, p. 104), tantôt par un dessin que l'on pourrait qualifier de « perspective cavalière » si celle-ci ne supposait pas, justement, un point de vue unique. Or les arbres bordant une route seront représentés les uns la tête en haut, les autres la tête en bas, selon le côté de la route où est censé se trouver l'observateur (pl. 10 et 12, fig. 3.3, p. 63, fig. 3.11, p. 77). On donne aux églises, aux couvents, dans une moindre mesure aux maisons de maître, une taille disproportionnée – mais les maisons paysannes, elles aussi, sont bien mises en évidence. Il s'agit donc d'une cartographie naïve, et c'est bien ce qui en fait le charme et l'intérêt.
- 6 Les circonstances dans lesquelles ces documents sont élaborés méritent qu'on s'y arrête. Les cartographes évoqués ci-dessus ne sont ni les seuls, ni même parfois les principaux auteurs de leurs plans. Ils tiennent la plume ou le pinceau, mais les informations qu'ils transmettent viennent en majorité des « anciens habitants » (*starožily*) du lieu, c'est-à-dire des paysans. Supposons qu'un litige foncier oppose un monastère à une seigneurie, un évêque à la commune urbaine, et que les chartes et autres titres de propriété aient été égarés. Ce sont les témoins qui doivent, en principe, établir la vérité. La procédure moscovite faisant, en matière de preuve, une large place aux co-jureurs (c'est la procédure dite *poval'nyj obysk* ou enquête de notoriété⁴), on en sollicite un grand nombre (jusqu'à 362 personnes interrogées à Suzdal' en 1682, p. 46). Leurs dépositions sont résumées sur le plan même, ou, si la place manque, au verso ou dans des pièces annexes.
- 7 Procédure légale, certes, mais en même temps phénomène social important, qui permet à Valerie Kivelson d'affirmer que les paysans, quoique serfs, ne sont pas exclus de la sphère publique et de souligner la fonction intégratrice de la justice, à laquelle tous les sujets du tsar ont accès. Les pages qu'elle consacre à l'analyse de ce processus sont parmi les meilleures du livre (p. 37-49, 51-56, 78-82). Rejoignant là un de ses thèmes favoris, elle s'inscrit en faux contre la légende noire du « despotisme » russe et montre comment un pouvoir indiscutablement autocratique et de droit divin non seulement tolère, mais suppose une justice à l'écoute de la population (p. 53-54).
- 8 Reste le problème épineux de l'interprétation. Comment parler, en effet, d'une collection de dessins, une fois qu'ils ont été catalogués (par V.S. Kusov) et décrits (par Valerie Kivelson dans les premiers chapitres du livre) ? Il me semble que l'on peut distinguer au moins deux types d'interprétation, du reste complémentaires, que j'appellerai respectivement endogène et exogène. Le premier tente de reconstituer le vocabulaire, la façon de penser des personnages étudiés, leurs modes d'appréhension du réel et leur maniement de la langue à partir des documents eux-mêmes – méthode lente, minutieuse et qui parfois débouche sur une impasse. La méthode exogène, plus expéditive, consiste à

expliquer les faits à l'aide de modèles élaborés par les historiens. La voie choisie par l'auteur est, la plupart du temps, la première, mais il lui arrive aussi, malheureusement, d'avoir recours à la seconde.

- 9 La *cultural history* américaine⁵, à laquelle les travaux de Valerie Kivelson se rattachent au moins par certains côtés, postule une correspondance étroite entre les différents aspects d'une même « culture ». Celle-ci imprègne la société qui en est porteuse, non par un quelconque mécanisme, mais par un processus qui relève plutôt de l'expression, et qu'il n'est donc pas nécessaire d'explicitier : le costume, les manières de table, le droit successoral *expriment* la culture dont ils sont dérivés. On peut donc, en théorie, y déchiffrer le régime politique, la structure sociale, les croyances de la population.
- 10 Les cartes, écrit Valerie Kivelson, aident à comprendre « comment les grandes questions [posées par] la politique gouvernementale ou la haute théologie se répercutaient sur le terrain, dans la vie et l'expérience des gens ordinaires » (p. 2) et plus loin : « Les Moscovites retrouvaient leur identité sociale et politique inscrite dans les rochers, les forêts et les champs des localités qu'ils habitaient » (p. 9). Plus précisément, elle met les plans locaux en rapport avec le droit et le fonctionnement de la justice (chap. 2), le paysage agraire, la propriété et le servage (chap. 3), la religion orthodoxe (chap. 4). Les cartes de la Sibérie révèlent la façon dont les Russes conçoivent l'action de la Providence (chap. 5), l'alliance de la foi chrétienne avec le colonialisme (chap. 6), les conceptions impériales des Moscovites (chap. 7), enfin l'attitude du tsar envers ses sujets de Sibérie (chap. 8).
- 11 Or, si l'on peut admettre qu'il existe des liens entre les différents aspects d'une même culture (ou d'une même société, pour employer une notion qui m'est plus familière), il ne s'ensuit pas que l'on puisse, par simple lecture, rattacher les manières de table aux techniques agraires – ou la cartographie aux pratiques de dévotion. Peut-être pourrait-on y parvenir par tout un enchaînement de médiations : déduire des croquis topographiques une perception de l'espace⁶, qui renverrait à son tour à des conceptions générales de l'ordre social et des modalités de l'action. Valerie Kivelson s'est, me semble-t-il, trop hâtée de donner un sens aux documents qu'elle a découverts, et l'interprétation qu'elle en propose ne me paraît pas convaincante.
- 12 Elle a pris soin, en revanche, de prendre ses distances à l'égard d'un autre type de raisonnement, défendu par certains tenants de l'histoire culturelle, et qu'on pourrait qualifier de « fonctionnalisme circulaire » : « À quoi servent la culture, l'école, les musées, la langue, la religion, le sport ? À la reproduction de la classe dominante »⁷. Valerie Kivelson semble par moments faire siennes ces idées, puisqu'elle se réclame de Michel Foucault dont elle cite à plusieurs reprises les disciples anglo-saxons : « La cartographie était avant tout une forme du discours politique, soucieux avant tout de conquérir et de conserver le pouvoir » (p. 29, cit. de J.B. Harley). Elle leur fait même écho dans une certaine mesure, puisqu'elle considère les cartes comme « des instruments pour l'édification de l'État, la domination politique et le contrôle de la société » (p. 5). Mais c'est pour mieux les réfuter, forte de son expérience des documents d'archives : les plans qu'elle étudie émanent manifestement des paysans. Les développements où elle décrit avec amour le processus collectif, long et compliqué, de confection des cartes, ne laissent aucun doute à cet égard.
- 13 Le présent compte rendu n'a pas pour objet, cependant, de discuter la *cultural history* dans son ensemble, mais bien de signaler les défauts concrets dont ses conceptions sont en grande partie responsables. S'étant assigné la tâche surhumaine de retrouver toute une

société dans des croquis de cartographes amateurs, ou, pour parler plus crûment, une aiguille dans une meule de foin, Valerie Kivelson est exposée au risque du flou et de l'à-peu-près. Son texte, si précis et exact d'habitude, comporte de menues erreurs et des simplifications. En voici quelques exemples.

- 14 Voulant établir un lien entre les plans, le cadastre en général (*piscovye knigi*), et l'asservissement de la paysannerie, elle présente les faits de façon un peu trop elliptique. Un lecteur pressé pourrait croire, à la lire, que le cadastrage fut avant tout l'œuvre d'Ivan le Terrible (1533-1584) et le servage, le résultat de cette opération (p. 18), alors que les premiers cadastres ont été rédigés dès le ^{xiv}^e siècle⁸. Par ailleurs, il est exact que le fait d'être enregistré dans les *piscovye knigi* comme paysan d'une seigneurie suffisait à établir le statut de serf de l'intéressé, mais seulement après que le droit de départ eut été aboli, donc à la fin du ^{xvi}^e siècle, et cette pratique ne devient courante que dans la première moitié du siècle suivant. De toute manière, ce sont toujours les documents écrits, non les croquis topographiques, qui ont valeur probante en matière de servage : on peut donc innocenter les malheureux cartographes de cette accusation. Enfin, n'en déplaise aux historiens qui ont fourni son cadre théorique à Valerie Kivelson, le cadastre n'a nullement pour origine l'État-nation centralisé de l'Europe moderne ; hérité de l'Empire romain, il est né dans les villes médiévales de l'Italie du Nord, où il visait, bien sûr, à recenser les contribuables, mais aussi à répartir au mieux la charge fiscale entre eux⁹.
- 15 Lorsqu'elle retrace à grands traits l'histoire de la cartographie sibérienne (p. 21), Valerie Kivelson oublie d'en restituer le contexte et l'enjeu, ce qui aurait pourtant contribué à expliquer la rigueur du secret imposé sur les cartes par le gouvernement moscovite. Il faut se rappeler que toute l'Europe marchande est à l'affût d'une voie terrestre vers l'Extrême-Orient, puisque les Portugais tiennent la voie maritime et que le passage du Nord-Est se révèle impossible. C'est pourquoi le rapport d'Ivan Petlin (*Description de la Chine, du Tibet...*, 1619) fit l'effet d'une bombe. Probablement copié par John Merrick, il fut immédiatement traduit dans un grand nombre de langues, dont le latin, l'anglais, l'allemand, l'italien¹⁰.
- 16 L'auteur écrit qu'en cas de litige foncier les paysans soutenaient leur seigneur contre ses adversaires, parce que « plus il possédait de terre, plus ils en auraient à cultiver » (p. 83). Elle oublie l'ouvrage de L.V. Milov, qui montre, résumant toute une série d'études antérieures, que les paysans ne cultivaient en moyenne que la moitié de la superficie qui leur était allouée¹¹. Lorsque Valerie Kivelson cherche à nuancer l'idée, assez répandue, selon laquelle les nobles russes se souciaient peu de leur domaine et ne s'intéressaient qu'au revenu (p. 84), elle cite en note un document de la fin du ^{xvii}^e siècle, peu probant puisque le seigneur se borne à accorder à l'un de ses serfs le partage de ses biens d'avec ses enfants, et un article de Donald Ostrowski (note 64, p. 225). Elle aurait pu mentionner les archives du *bojarin* Boris Morozov et l'excellent petit livre de A.A. Novosel'skij sur les affaires et les domaines d'Andrej Ilič Bezobrazov.
- 17 Un peu plus loin, elle affirme, à juste titre, qu'il n'existait entre les seigneurs laïcs ou monastiques et leurs serfs aucune sorte d'arrangement donnant à ces derniers le statut d'usufruitiers, de tenanciers ou de métayers, « bien que parfois les clauses [...] évoquent fortement l'un ou l'autre de ces statuts » (p. 84). La note 66 cite, pour étayer cette thèse, une pétition de 1681, où les serfs du monastère Spaso-Priluckij sollicitent l'arbitrage de l'abbé au sujet de terres monastiques qu'ils ont prises à bail (*they were renting*, dans l'original *vzjali na obrok*). Mais les deux types de tenure n'avaient rien de commun : en tant que serfs, ils dépendaient entièrement du bon vouloir de leur seigneur, qui pouvait

leur imposer redevances ou corvées comme bon lui semblait. Si en revanche, comme c'est le cas dans l'exemple choisi, ils cultivaient des terres désertées en sus de la parcelle qui leur était allouée en tant que serfs, un contrat écrit en bonne et due forme, d'ailleurs mentionné dans le texte (*v porjadnoju zapis' injana ih ne napisany*, « leurs noms ne sont pas inscrits dans le contrat »), liait les deux parties.

- 18 Enfin, l'auteur donne de l'article 38 du chapitre XVI de l'*Établissement*, ou code, de 1649 une interprétation quelque peu équivoque. Le labeur des esclaves ou des hommes loués à la tâche appartient uniquement à leur maître, écrit-elle, tandis que « les serfs, au contraire, revendiquaient hautement auprès de leurs maîtres [leur droit sur] leur travail et sur la récolte, [droit] qui, dans une certaine mesure, l'emportait sur ceux que le nouveau possesseur du domaine [exerçait] sur la terre et sur ses fruits »¹² (p. 86).
- 19 Valerie Kivelson aurait sans doute dû commenter de plus près l'article 38. Il est bien vrai que les serfs y apparaissent comme des hommes au travail, non comme des machines ou des objets, et en ce sens ses remarques se justifient. Mais le but de l'article est tout autre. Il s'efforce de réglementer de façon détaillée la passation d'un domaine en précaire (*pomeste*) repris à son précédent possesseur et attribué à un nouveau bénéficiaire. Si le seigle, qui est la céréale de base, a été semé sur les tenures paysannes du temps de l'ancien seigneur, alors on prélèvera, au moment de la moisson, du seigle pour assurer les semences sur ces mêmes tenures, en respectant les quantités employées lors de la campagne précédente. Le surplus de la récolte sera reversé à l'ancien seigneur, et la récolte sera effectuée par les paysans du domaine, ceux-là mêmes qui ont semé le grain. En revanche, pour le seigle semé par des esclaves ou des hommes loués à la tâche, ce sera à l'ancien seigneur d'en assurer la moisson, et on ne doit pas contraindre les paysans du domaine à la faire.
- 20 Il ne s'agit donc pas ici de sauvegarder les droits des paysans « sur leur travail et sur la récolte », mais d'assurer, dans des conditions équitables, le transfert d'un domaine, propriété du tsar qu'il concède en précaire à ses nobles en échange de leurs services. Puisque l'ancien seigneur a fait semer du grain dans les tenures paysannes, il est normal que la récolte lui revienne – à lui, remarquons-le, et non à ses ex-serfs. Mais c'est à la condition que le domaine, qui est la principale préoccupation du législateur, continue d'être cultivé : d'où la clause concernant la réserve de semence. Les paysans font partie du domaine, ils en sont même la partie la plus précieuse, et c'est cela que, dans la pensée du législateur, signifie ce que nous appelons « le servage » : ils sont mis à la disposition du seigneur pour qu'il puisse servir son souverain à la guerre. C'est pourquoi la moisson leur incombe : elle fait partie de leurs devoirs.
- 21 Les critiques ci-dessus portent sur des détails, et peuvent à première vue sembler insignifiantes : qu'importent ces quelques imperfections, si la conception d'ensemble de l'ouvrage est originale et sonne vrai (ce qui est le cas) ? Je ne suis pas de cet avis, entre autres parce qu'en histoire, ce sont les détails qui sont intéressants. Je ne conteste pas la vision que Valerie Kivelson a de la Russie ancienne, car je la partage. De cette société qu'elle aborde avec sympathie et compréhension, elle trace un tableau que je crois juste. Mais le fait de chercher une vérité difficile à saisir (et je défie quiconque de trouver un sujet de recherche plus ardu et abstrait que celui-là) ne doit pas amener l'historien à relâcher sa vigilance. Bien au contraire, il doit redoubler de rigueur, en partie pour éviter de tomber dans la complaisance, surtout pour respecter, autant que notre discipline le permet, la règle sans laquelle il n'est pas de science : une hypothèse n'est valable que si l'on peut concevoir une expérience qui prouverait son éventuelle fausseté.

NOTES

1. RGADA (Rossijskij gosudarstvennyj arhiv drevnih aktov – Archives publiques des documents anciens de Russie), Moscou.
2. Valerie Kivelson, *Autocracy in the Provinces. The Muscovite Gentry and Political Culture in the Seventeenth Century*, Stanford : Stanford University Press, 1996, fig. 7-10 (après la p. 180) ; la fig. 14 reproduit la carte de Russie attribuée à Isaac Massa.
3. V.S. Kusov, *Čerteži zemli russkoj XVI- XVII vv.*, M. : « Russkij mir », 1993, donne un répertoire de ces plans avec leurs cotes d'archives et un précieux index des toponymes que l'on peut y trouver.
4. Cf. *Forschungen zur osteuropäischen Geschichte*, 56 (2000), p. 16-18.
5. J'ai eu l'occasion d'exposer dans la présente revue (vol. 43/4 [2002], p. 688-691, et 46/1-2 [2005], p. 13-17) mes réserves à l'égard de ce courant de pensée.
6. Un petit livre remarquable, mais rarement cité, de Nikita Il'ič Tolstoj, *Slavjanskaja geografičeskaja terminologija*, M., 1969, pourrait apporter beaucoup à une recherche de ce genre.
7. Raymond Boudon, *L'idéologie ou l'origine des idées reçues* (1986), citée d'après l'édition de poche (Seuil, Points-Essais, 241, p. 227). La critique vise en l'occurrence Pierre Bourdieu.
8. S. M. Kaštanov, *Finansy srednevekovoj Rusi*, M., 1988, p. 30-32.
9. Cf. R. Fossier, *Polyptyques et censiers*, Turnhout, 1978 (Typologie des sources du Moyen Age occidental, 28) ; G. Brunel, O. Guyotjeannin, J.-M. Moriceau, eds., *Terriers et plans-terriers du XIII^e au XVIII^e siècle*, P., 2002 (Mémoires et documents de l'École des Chartes, 62) ; Mireille Touzery, dir. sc. et éd., *De l'estime au cadastre en Europe. L'époque moderne*, P. : Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2007.
10. J.F. Baddeley, *Russia, Mongolia, China*, Londres, 1919, 2 vol.
11. L.V. Milov, *Velikorusskij pahar' i osobennosti rossijskogo istoričeskogo processa*, M., 1999.
12. « Serfs, by contrast, conveyed to their masters a powerful claim to their labor and their harvest, one which to some extent superceded the new owner's claim of "ownership" of the land and its products. »